

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 24

Artikel: Boutades
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198797>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

volupté et du bonheur dans les corolles odoriférantes des roses, ne fut guère transformé, son esprit ne changea pas : il symbolisa une morale plus réservée, plus fermée, moins facile, mais au fond la signification demeura la même.

Seuls, les Allemands du Nord, les Hongrois et les Russes ont conservé intégralement la fête du Mai fleuri.

Et c'est tout simplement parce qu'ils sont plus près de la nature qu'ils n'ont pas voulu sacrifier à l'esprit moderne l'une des plus poétiques fictions que nos pères nous aient léguées.

Pas de fête sans les fleurs. Elles règnent partout, souveraines incontestées, et l'on a emprunté aux anciens Italiens la coutume de fleurir magnifiquement nos tables, dans les dîners d'apparat. Cette coutume fut instaurée par les seigneurs milanais qui vinrent en France à la suite de Marie de Médicis. Ce fut un engouement extraordinaire, et Mme de Sévigné en parla avec faveur. C'est d'ailleurs l'époque où l'on se ruine galamment pour les fleurs, où Guillaume d'Orange, stathouder de Hollande et vainqueur du Roi-Soleil, s'inquiète entre deux batailles de ses plantations de jacinthes et de tulipes.

Tout récemment, lors du voyage du président Louhet, à Nice, la décoration de la salle de spectacle du Casino municipal, où eut lieu le banquet, émerveilla tous les convives. Ce n'étaient partout que fleurs ; elles couraient en guirlandes le long des murs, serpentait sur les tables, s'accrochaient aux cristaux des lustres pour retomber en pendentifs d'une grâce inimaginable ; elles s'entassaient dans les sertouts, les corbeilles, s'élançait en gerbes, s'épanouissaient en touffes et en bouquets : c'était admirable. Il y avait là la plus belle collection d'orchidées, de lys, de roses, de cinéraires, de violettes que l'on puisse rêver.

Par un phénomène assez curieux et bien fait pour tenter l'esprit d'un psychologue, plus les difficultés augmentent de la vie matérielle, plus les désirs s'en vont vers les choses de luxe et de beauté.

Tous les jours nous en avons un exemple sous les yeux. Qui n'a vu une petite ouvrière distraire deux sous de la pièce ronde destinée à son déjeuner pour faire emplette d'un bouquet de violettes ou d'une rose. D'aucuns même, esprits chagrinés, ont blâmé cette « frivilité », ont parlé, en haussant les épaules, de gaspillage.

Ceux-là ont tort et ce sont elles qui ont raison, les petites recluses ; les fleurs leur apportent l'illusion de la liberté, de l'air pur, du soleil : une poignée de violettes épanouies dans un verre d'eau leur fait oublier pour quelques instants le morose atelier, l'ennui de la besogne monotone, les soucis, parfois la misère. Ce besoin est une preuve flagrante que l'instinct de ce qui est beau, fin, délicat n'est pas mort au cœur de la race populaire : il subsiste vivace, il se révèle par là. Or, un peuple qui garde en son âme l'amour du beau et la soif de la nature n'est pas un peupl mort, n'en déplaise aux pessimistes. —

Onna bouna precauchon.

Quand on amè caquon, on fâ cein qu'on pâo po lai férè pliési, et on fâ cein qu'on pâo assebin po lai esquivâ d'âo chagrin.

Dé tot teimps, lè Combi ont eu d'âo goût po la musiqua, et faut bin derè que sein servront adrà bin, et que lè fasâi gaillâ bin ourè, kâ l'ont adé z'u éta dào tot fins po bailli la nota, et lo sont adé. Lè po cein que l'ont pu tant granteimps sè passâ dè grantès z'orguès, dè ellia instruments iò on pompe la musiqua. N'ein aviont pas fauta. On part dè trompettes dè carabiniers et autre sè recordâvont ào préde avoué lâo z'instrumeints ein loton, et lai zonnâvont lè quattro partiés et la basse po menâ ellia que bramâvont, que ma fai ce n'étai pas pequâ dâi vai.

Et pi l'ein aviont iena que djuivont adé à la fin d'âo préde, c'étai ellia dâo chaumo treinte-trâi, que coumeincivè pè ré, la, la, ut.

Ora porquiet djuivont-te cliaquè à la fin d'âo préde? Etâi-te on n'hazâ àobin étai-te 'na precauchon? N'ein sé rein ào su, mâ sè porrai bin que le pourro vilhio ministre que l'avion adon prédzivé on bocon. ein mineu, et ein einmourtessâi l'atteinchon dâi dzeins que

l'accutavont, se bin qu'âo bet d'on momeint on coumeincivè à ein vaire donda su lè bâncs ; et que l'étai po esquivâ à ces bravo vilhio l'affront d'ein ourè ronfiâ après l'amen dè la fin, que la musiqua einmodâv onco on bet. Se lè dinse, la precauchon étai bouna, kâ, quand la trombonna pétâv ellia fa d'avau à férè grulâ lè carraux, et que lè dzeins éintoupenâ ofes sont djuï : « Réveillez-vous, peuple fidèle ! » nion ne restâv eindroumâi et lo préde finessâi ein boun'ordre. RN.

La dernière colonne.

Nos glaciers ; leurs vertus. — Refroidissement général. — Une répétition à l'Opéra.

Drrrinn ! On appelle au téléphone.

— Voilà !

— C'est votre imprimeur.

— Bon ! Et quoi de nouveau ?

— Il manque une colonne pour « boucler » le journal.

— Diabol !... En êtes-vous bien sûr ?... Il me semble, pourtant...

— Oh ! j'en suis très sûr. L'article de M... n'a pas donné ce que l'on pensait, il nous faut encore une bonne colonne. Le compositeur attend.

— Peste soit du canard et de son appétit !...

Enfin,... on va s'y mettre.

Drrrinn !

Le compositeur attend !

Et le thermomètre qui marque vingt-cinq degrés. Et le temps qui est à l'orage. Et le cerveau qui est vide, absolument vide.

Est-il alors étonnant que, désespéré, pressé par l'imprimeur, qui veut mettre en pages, le journaliste lance un regard suppliant à ses ciseaux ? Eux, au moins, sont toujours prêts à fournir. Ils sont l'ami fidèle des mauvais moments et leur collaboration anonyme n'est pas toujours aussi malheureuse qu'on le veut bien dire.

Il y a de mauvais coups de ciseaux ; mais, il y en a aussi de bons. C'est un de ceux-ci qu'il nous faudrait à cette heure.

Au moment où tous les regards sont tournés vers la montagne, seul refuge contre les brûches chaleurs dont nous souffrons dans la plaine, on nous pardonnera bien un coup de ciseau en faveur de nos glaciers. Voulez ce qu'en dit un ouvrage écrit il y a quatre siècles et qui jouit, en son temps, d'une grande autorité. Munster, l'auteur de l'ouvrage en question, attribuait à nos glaciers des vertus thérapeutiques dont nous ne nous doutions guère.

« Les chasseurs, dit-il, ont coutume de suspendre en été leur gibier dans les fentes des glaciers, afin qu'il s'y gèle et s'y conserve jusqu'au moment où ils veulent en faire usage. »

On ne connaît point alors les appareils frigorifiques. — « Les habitants du pays emploient la glace des glaciers dans les maladies désespérées, surtout pour arrêter la dysenterie, et comme remède contre les fièvres aiguës ; car les contraires guérissent les contraires ; ils assurent aussi que l'eau des glaciers a plusieurs usages et guérit plusieurs maux ; en été, elle est très froide, trouble et d'une couleur cendrée, comme si on y avait mêlé beaucoup de cendres, et elle sort ca et là des vallées, réunie en grands ruisseaux. »

Un auteur plus récent — il écrivait au commencement du XVIII^e siècle — remarquait, dans son style original, « que, dans ce siècle corrompu, où l'amour de Dieu et du prochain se refroidit sans cesse, les saisons de l'année se refroidissent aussi ; que l'hiver est plus long et l'été plus court et que la vigne fournit un vin plus aigre et moins mûr qu'autrefois ;

enfin, que les masses de neige et de glace, sur les montagnes qui les gardent toujours, s'augmentent chaque année. »

Comme tout se lie dans la nature !

Maintenant, pour finir, laissons les ciseaux. Voici une anecdote. Nous la tenons d'un témoin de l'incident.

On répétait, à l'Opéra de Paris, une œuvre de Reyer. Celui-ci était présent.

Froid, sombre même, avec un air de vieux soldat grognon, Reyer écoutait sans mot dire.

Tout à coup, il fait signe d'arrêter. « Monsieur, dit-il au chef qui dirigeait la répétition, veuillez recommencer ce dernier passage ; les cors sont entrés deux mesures trop tard. »

On reprend le passage. Nouveau retard des cors.

Impatienté, Reyer s'en va droit aux directeurs de l'Opéra, qui se trouvaient aussi là, et, d'un ton bourru, en désignant le chef d'orchestre, dont le visage n'était pas de son goût, paraît-il : « Avec une figure de pédicure comme celle de monsieur, je ne comprends pas qu'on ne puisse faire partir les cors ! »

Peu aimable, dans sa plaisanterie, Reyer ; qu'en dites-vous ?

Boutades.

Un marchand de bestiaux recevait dernièrement la dépêche suivante :

« Demain, tous les porcs en gare ; vous attendez aussi ; mais ne puis arriver que demain, train de voyageurs ne prenant aucun animal. Mauvaise foire, prix du bétail augmenté. Si vous avez besoin d'un bœuf, pensez à moi. »

Un maître d'hôtel a fait mettre sur son enseigne :

« Ici on parle *anglais, espagnol, allemand, russe, italien*. »

L'autre soir, un Anglais entre à l'hôtel et, dans un français plus ou moins fantaisiste, il demande l'interprète.

— Il n'y en a pas, répond le garçon.

— Comment, il n'y en a pas ! s'écrie l'insulaire ; mais alors qui parle toutes les langues indiquées sur votre enseigne ?

— Ce sont les voyageurs.

On parle de la crise des théâtres entre directeurs :

— Hélas, fait l'un, il n'y a plus qu'un théâtre que je voudrais diriger.

— Lequel ?

— Le théâtre de la Monnaie.

Un marchand de vin est cité devant la justice, pour répondre à une forte accusation de mouillage.

— Enfin, malheureux ! s'écrie le président, vous détruisiez votre vin, vous enleviez son bouquet...

— Ah ! pardon, mon président, le mouillage, c'est de l'eau,... et l'eau, c'est pour entretenir la fraîcheur du bouquet.

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

ENCRES A.-W. FABER

fixe et à copier.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.